

REVUE SOCIALE

(QUATRIÈME LIVRAISON.)

Lyon, 15 février 1845.

—

DE LA VÉRITABLE SITUATION DU CAPITAL.

—

RÉSUMÉ.

Dans cet écrit, spécialement destiné aux esprits, qui n'ont aucune connaissance des théories de l'Ecole Sociétaire, l'auteur cherche à prouver,

En premier lieu : Que trois éléments distincts concourent à la production, à savoir : le capital, le travail et le talent et que par le fait de ce concours, une solidarité mutuelle lie leurs intérêts respectifs.

En second lieu : Que l'isolement du capital, en lui enlevant toutes garanties, rend son emploi difficile et onéreux à lui-même.

En troisième lieu : Que la division des intérêts ayant fait naître l'égoïsme général et l'antagonisme individuel, les rap-

ports du capital avec lui-même et avec les autres principes de la production, ne sont qu'une suite de fraudes et de misères.

Cette esquisse donne lieu à l'analyse rapide des différents grands principes d'économie industrielle, des créations qui en dépendent, telles qu'hypothèques, lettres de change, banques, etc., etc., et des ordonnances et législations qui y sont relatives. L'auteur les considère comme les conséquences d'un ordre de choses précédent et ne pouvant apporter aucun remède au mal.

Enfin, après avoir nettement posé le problème à résoudre, il conclut à l'*association* dans une formule qui, en reconnaissant les droits de propriété du capital, assure le bien-être de toutes les classes de la Société. Il est amené à reconnaître que l'école sociétaire est la seule qui considère ces questions d'une manière scientifique, à la fois théorique et pratique et engage les esprits sérieux à étudier avec elle des principes qui peuvent, sans dangers préalables, amener la réalisation du bonheur universel.

AUX CAPITALISTES.

Lorsque tous les esprits sérieux s'occupent de réformes sociales, il est important que les Capitalistes ne restent point en arrière de ce mouvement intellectuel; leurs intérêts propres y sont fortement engagés. Beaucoup d'écrivains nous ont parlé de la misère du travailleur; mais cette misère, c'est au capital qu'il appartient de la faire cesser. Nous dirons même plus, le bien-être du riche est fatalement attaché à la cessation de cette division entre les intérêts des éléments producteurs. Quelques économistes ont eux-mêmes déclaré: « Que

le bonheur de toutes les classes dépendait de la juste répartition de la richesse commune. » Mais une école seule a eu le mérite de donner des plans capables de satisfaire à la fois les intérêts du riche et ceux du pauvre. C'est dans ce sens que nous venons traiter cette question ; en nous faisant un devoir de ne jamais exalter les souffrances d'une partie de la société en présence de l'égoïsme de l'autre partie, tactique qui, selon nous, non seulement n'apporte aucune solution satisfaisante, mais peut, au contraire, entraîner les plus déplorables résultats. Pour nous, le point principal à établir, c'est que, par le fait de la fausse répartition entre les éléments producteurs, la portion la plus favorisée et celle qui l'est moins, ont également à souffrir. Ainsi nous aborderons ce problème difficile, sous le point de vue purement scientifique. Nous supplions les hommes graves, les cœurs généreux, de suivre le développement de nos idées ; si nos expressions n'arrivent pas toujours à rendre complètement nos pensées, d'y substituer leurs propres lumières et de ne pas déduire de la faiblesse de l'écrivain, le mauvais principe de ses doctrines. Nous aurons toujours le soin, du reste, de renvoyer à nos autorités et d'indiquer les hommes spéciaux, qui ont le mieux et le plus particulièrement étudié cette matière importante. Si nous parvenons à éveiller l'attention sur ce sujet, nous croirons avoir rempli un utile devoir, et c'est là notre plus précieuse espérance.

Dans ce but, il faut considérer le capital :

En lui-même,

Dans ses emplois,

Dans ses rapports,

Dans son utilité,

Dans sa véritable action.

Que nous parvenions bien à établir seulement un des points

de ce programme et les conséquences seront faciles à tirer pour toutes les intelligences consciencieuses, qui voudront bien se détacher de tout préjugé systématique.

Quelques parties également intéressantes resteront à traiter dans l'esquisse de ce rapide travail, nous nous réservons d'y revenir dans la suite et dans des chapitres spéciaux.

LE CAPITAL EN LUI-MÊME.

QU'EST-CE QUE LE CAPITAL ?

Si, par mon intelligence et mon travail, je parviens à créer un produit qui soit plus considérable que l'ensemble de ma propre consommation, cette plus grande valeur de la production devient ma propriété et constitue le véritable *Capital* (1).

On l'évalue au moyen d'une valeur représentative, nommée *Monnaie*.

Mais si ce capital reste improductif dans mes mains, il est certain que non seulement je perds toute sa valeur première; mais encore que je frustre la société du bienfait de ses productions.

On s'étonne, au premier abord, de la simplicité d'une pareille définition. Cette surprise cesse bientôt si l'on considère que des hommes instruits et pleins de bonne volonté ont méconnu, pendant longtemps, ce point de vue aussi simple que logique (2).

(1) E. CARTIER. *Notions élémentaires de la Science sociale*, p. 122.

(2) La plupart des économistes, en reconnaissant au capital cette nécessité de production, le confondent avec les objets mis en réserve pour la consommation générale, les talents, les métaux monnayés, les instruments et machines, avances et matières premières de tous les travaux. Les capitaux, disent-ils, la terre et le travail sont une seule et même cause de production. — De cette confusion sont nés bien des erreurs (*Voir Smith et la plupart des économistes.*).

Le capital évalué ou non en monnaie, ne représente jamais que le premier produit brut déjà obtenu. Pour que ce produit rende à son tour, il faut qu'il soit confié au travail et à l'intelligence, qui, dans la mesure de leurs attributions, reconstituent le nouveau produit perfectionné.

En effet, si j'achète une terre, cette terre ne représente pour moi une valeur qu'en raison de la quantité de blé, de seigle, de bois, etc., que j'en pourrai retirer.

Si je n'achète point la terre; mais seulement le produit de cette terre, soit du chanvre ou du lin, pour en faire de la toile; ce ne sera qu'autant que cette toile sera parachevée, qu'elle représentera pour moi une valeur au dessus du premier produit (1).

Puisque, sans le travail et l'intelligence, qui reconstituent cette nouvelle production, mon capital reste sans valeur; il est donc impossible de séparer ces trois éléments dans la répartition des bénéfices, sans nuire, par le fait, à la production elle-même.

Pour faire comprendre cette nécessité, j'admets que je ne paye pas également toutes les fractions d'industrie qui transforment mon capital, celle qui est la moins favorisée arrive à moins consommer. L'équilibre n'existant plus, mon produit ne s'écoulera pas avec rapidité, périlistera et n'offrira plus

(1) Je ne considère ici que le capital vraiment utile, car si j'achète du lin pour le revendre lin, je ne perçois un bénéfice qu'en trompant le consommateur; puisque je vends un produit au dessus de la valeur réelle pour laquelle on pourrait se le procurer; c'est ce que nous appelons capitaux parasites. nous aurons lieu de les étudier plus loin. — Si je transporte cette matière d'un lieu à un autre, je ne dois percevoir que le montant de mes frais et de mon travail comme transport. Napoléon avait bien compris tout le mauvais parti que l'on pouvait tirer de ce prétexte, quand il voulait s'arroger le monopole du roulage.

la même valeur. Alors, pour résultat d'une première et fausse économie, mon capital perdra, en compensation, ce que j'aurais pu employer de plus de cette première production elle-même.

D'autre part, si je confonds le capital avec les autres agents producteurs, celui-ci absorbera, par le fait de sa rareté, les deux autres éléments; ces derniers, appauvris, produiront beaucoup pour peu consommer et il y aura abaissement de la partie produite restée sans emploi, diminution de bénéfices du capital.

De quelque manière que l'on retourne la question, l'on trouvera toujours que la même solidarité lie intimément les intérêts des trois forces productives (1).

EMPLOIS DU CAPITAL.

Nous avons dit que le capital, évalué ou non en monnaie, représentait toujours et seulement un premier élément de production (2).

Cet axiome est fort important et peut servir à résoudre bien des questions.

Il y a, pour ainsi dire, deux sortes de capitaux.

Ceux que nous appellerons *immédiats* et qui existent en valeurs nécessaires à la reproduction, tels que les terres, les

(1) *Destinée sociale*, T. I, première partie, par V. CONSIDÉRANT. — *Aperçus sur les procédés industriels* (par Just Muiron), Solidarité, par Hte Renaud.

(2) Que le lecteur ne s'effraie pas de nos continuelles redites, elles nous paraissent nécessaires pour exprimer notre point de vue d'une manière plus simple et plus concise. La crainte de nous éloigner de notre sujet ou de donner lieu à de fausses interprétations, nous faisant éviter avec soin la périphrase.

édifices d'utilité ou publics, les instruments de travail, machines, métiers, outils, matériel de toute sorte, etc.

Et ceux que nous pourrions nommer *intermédiaires*, c'est-à-dire qui ne rapportent que d'une façon relative et indéterminée, comme les professions libérales, les objets d'art ou de fantaisie, etc. Ces derniers ne peuvent avoir place dans notre plan, nous n'aurons donc point à nous en occuper (1).

Les premiers s'emploient de deux manières :

1° *Directement*, quand le capital est lui-même exploitant.

2° *Par mains tierces*, quand il est confié à celui qui exploite.

§ I. EMPLOI DIRECT.

Nous admettons que, possédant un capital, nous essayons de l'utiliser par nous-mêmes, alors nous chercherons à choisir la branche de l'industrie qui, selon nous et d'après nos connaissances spéciales, doit nous rapporter le plus fort bénéfice.

Comme nous l'avons déjà dit, il y a deux principales branches d'industrie :

1° L'industrie agricole,

2° L'industrie manufacturière.

Par le fait de leur séparation violente, séparation que les sociétés anciennes et la division des richesses ont amenée, la première offre peu d'avantages au spéculateur (2).

Il se tournera donc vers la seconde.

Mais par le fait même que d'autres avant lui se sont jetés sur les branches d'industrie de luxe, il rencontrera dans cette

(1) CARTIER, p. 118. *Notions élémentaires*. — *Destinées sociales*, T. III.

(2) Pour comprendre ce paragraphe et celui qui suit, consulter le deuxième chapitre de nos articles intitulés *De la production dans ses rapports avec la consommation*.

nouvelle voie, la concurrence des capitaux, établie par l'abondance des produits de même nature; alors il lui faudra chercher d'autres marchés pour échanger ses produits contre de nouveaux capitaux.

Cet échange, à grande distance, reçoit le nom de *Commerce d'exportation*. Une partie des capitaux s'est emparée bien vite de cette exploitation, et achète, sur les lieux mêmes de la production, la marchandise qu'elle revend à ses risques et périls à une consommation éloignée.

Enfin, entre le consommateur et le producteur, d'autres genres de spéculateurs sont encore venus se placer, ce sont :

- 1° Le revendeur en détail ;
- 2° Celui qui exploite le revendeur en détail ;
- 3° Celui qui achète pour le compte du précédent ;
- 4° Celui qui profite de l'abondance du produit pour l'acheter au rabais et le revendre en de meilleures circonstances, etc., etc.

Ces différents capitaux ne sont pas nécessaires à l'échange, ils ne perçoivent leurs bénéfices que sur les deux parties contractantes, donnant à la marchandise une valeur fictive auprès du consommateur et abaissant le prix vis-à-vis du producteur. Nous leur donnerons le nom de *parasites* (1).

La division incessante du capital permet à la plus mince fortune d'exploiter une de ces nombreuses branches, et comme les intérêts individuels sont diamétralement opposés entre eux et basés sur leurs ruines mutuelles, ces différentes relations ne font que produire :

(1) La loi, n'ayant pas admis ces classifications, a été fort embarrassée pour donner une signification propre aux mots : *négociant* et *marchand*. Voir la loi des finances de 1817 et l'avis du 3 septembre de la même année, publié par le comité du conseil d'état pour l'intérieur et le commerce.

- 1° La méfiance,
- 2° La fraude,
- 3° La misère.

§ II. EMPLOI INDIRECT.

Le capital étant évalué au moyen d'une valeur représentative à peu près fixe en monnaies d'or ou d'argent, le plus ou moins de raretés de ces valeurs donne une importance plus ou moins grande au capital lui-même.

Alors il se trouve à peu près considéré comme une marchandise à exploiter, soumise à des chances diverses, tandis qu'au contraire, il ne devrait avoir qu'une valeur presque invariable, s'il se basait comme élément d'une production, dont les besoins et la création seraient toujours équilibrés.

Dans le premier cas, le possesseur confie à l'exploitant, ou, pour être plus exact, le capital se prête à l'intelligence et au travail, moyennant une redevance fixe que l'on nomme *intérêt*, et qui s'estime en raison d'une certaine part sur une somme nette, comme cinq francs sur cent francs, etc., etc.

L'on comprend, de suite, que cette disposition antagonise les éléments nécessaires à la production. En effet, si le capital ne perçoit pas un bénéfice raisonnable, il se retire de la circulation et ne produit plus; si, au contraire, il en perçoit un trop grand, le travail et l'intelligence ne peuvent plus produire aux mêmes conditions, ce qui amène fatalement un désastre où tous les trois sont également engloutis.

Pour obvier à tous ces inconvénients, la loi a dû donner des garanties mutuelles aux deux contractants; ainsi, pour le prêt fait à l'agriculture, elle a institué l'*Hypothèque*, sorte de rôle où s'inscrit le prêteur, pour revendiquer, en cas d'événement, une part de possession terrienne égale à la part

de capital avancée par lui. Cet échange, malheureusement, ne suffit ni à l'un ni à l'autre, puisqu'il dépossède l'un, sans dédommagement, et qu'il rend l'autre exploitant direct, ce qui n'était probablement pas son intention (1).

Enfin, pour éviter le cas où le prêteur pressure l'emprunteur, les réglemens punissent ce délit sous le nom d'*Usure*; il nous serait facile de prouver que souvent, même au taux légal, l'intérêt devient usuraire pour l'emprunteur et que, dans d'autres circonstances, il vaut encore mieux pour le travail et l'intelligence, être pressurés par le prêteur que rester inactifs.

On le voit, quels que soient les moyens employés, la cause du mal n'est pas tant dans la forme de l'emprunt que dans le mode d'emprunt lui-même.

Quelle triste perspective! pour le possesseur vraiment sérieux qui veut obtenir de ses richesses le plus de bénéfices avec le moins de chances; cependant nous n'avons fait que dérouler un coin du tableau. Après cela dira-t-on encore que des réformes sont inutiles, puisque la partie la plus favorisée ne rencontre pas même une portion des garanties absolument refusées à la plus pauvre.

§ 3. COMPLÉMENTS.

Dès que l'échange à grandes distances est devenu une nécessité, le commerce a dû chercher le moyen de rendre le capital facilement transmissible. Telle fut l'une des causes d'origine de la *Lettre de change* (2).

(1) Cette question est beaucoup plus compliquée et demanderait des éclaircissements plus complets. — Consulter à cet égard la brochure de M. Wolowski sur la réforme de l'hypothèque.

(2) On pense généralement que les italiens réfugiés à Lyon à l'époque des

D'autre part, pour favoriser la circulation des capitaux, et par conséquent leurs reproductions, on créa le *Billet à ordre*, considéré comme une valeur équivalente en monnaie, qui donnait au négociant la facilité de se resservir une seconde fois de ses capitaux sans les avoir réellement touchés.

Mais à ce titre, il fallait que ces lettres de change, ces billets à ordre puissent être remboursables avant leur échéance, avant le temps que les espèces auraient employé à parcourir la distance qui séparait le vendeur de l'acheteur; dans ce but furent instituées les banques d'escomptes, c'est-à-dire le négoce du capital en espèces, qui prête pendant un certain temps, et avec la difficulté de percevoir en des lieux éloignés les espèces qu'il avance au tireur de la lettre de change ou à l'endosseur du billet à ordre.

Pour donner plus de vigueur à ces deux espèces de contrats, le gouvernement dut leur imposer une législation sévère et spéciale, définir les obligations de chacun et mettre des entraves à la mauvaise foi. Tel est l'objet des art. 110 à 189, titre 8 du Code de commerce.

Bientôt eut lieu une nouvelle modification après qu'on eut rendu un libre cours aux associations dites *financières*, que la Convention avait prosrites, il s'en forma un grand nombre se destinant toutes à remplacer l'argent par le crédit, et les valeurs effectives par le papier (1). Nous voyons des ordon-

guerres des Guelfes et des Gibelins, ont été les inventeurs de la lettre de change, ce moyen leur permettant de se procurer la fortune qu'ils avaient laissée dans leur patrie. Sans discuter la vérité de cette origine, on comprend que nous n'avons voulu parler que du moment où le commerce s'emparant de cette idée, lui a donné une véritable importance.

(1) De CARRION-NISAS fils. *Principes d'économie politique.*

nances successives (1) favoriser puis constituer définitivement les banques, en leur donnant le droit d'émettre des billets payables à vue au porteur, représentant une certaine portion du capital engagé (2), — en assimilant la falsification de ces billets au crime de fausse-monnaie (3); — enfin, en leur donnant des règlements particuliers (4).

Dans tous ces usages, nés d'une même cause, on retrouve toujours et le mode d'emprunt et les efforts des gouvernements pour établir ces transactions d'une manière régulière et certaine; mais les conditions restaient toujours identiques, et ces capitaux ainsi employés ne faisaient qu'enlever une part relative au producteur et au consommateur sans offrir toutes les garanties désirables.

Envisageons actuellement, en nous résumant, les différents rapports du capital avec lui-même et avec les autres agents producteurs.

RAPPORTS DU CAPITAL.

§. I. AVEC L'INTELLIGENCE.

Pour satisfaire le besoin de bon marché, qui devenait une nécessité pour l'écoulement des produits trop abondants,

(1) Arrêté du 28 nivôse an VIII. — Loi du 24 germinal an XI.

(2) Décret du 16 janvier 1808.

(3) Loi du 23 Ventôse an XII.

(4) L'origine de ces banques est attribuée aux créanciers des états d'Italie qui recevaient en paiement l'assignation d'une propriété qu'ils exploitaient en commun, on appelait ces associations *monts* ou *masses*, c'est-à-dire agrégations d'un certain nombre d'intérêts. Le mot de *banque* vient aussi de l'italien et de l'usage de payer et de recevoir sur un *banc*, comme chez les Romains *tabularii* signifiait *receveurs*, à cause de la *table* où l'on comptait les espèces. — *Mont-de-Piété* doit son origine aux associations citées plus haut, etc., etc.

l'intelligence créa les machines ou moyens économiques de production.

La spéculation se porta avec fureur vers les inventions, employa d'énormes capitaux à ces nouveaux moyens manufacturiers; mais bientôt après des perfectionnements plus récents rendirent inutiles les premiers essais et laissèrent improductives et sans valeur les espèces qui y avaient été englouties.

Car il est à remarquer que rarement les moyens nouveaux eurent pour but de créer des productions meilleures, tandis qu'ils cherchèrent presque toujours à offrir des produits à plus bas prix, n'ayant de fait qu'une valeur moindre, mais conservant une apparence flatteuse.

La fraude chercha alors à équilibrer les avantages, les falsifications de tous genres rendirent le commerce difficile et mensonger. Les découvertes de la science ne servirent qu'à donner de nouvelles armes à la mauvaise foi et des chimistes experts nous ont avoué leur étonnement devant le raffinement apporté aux sophistications en usage.

Les exemples de cette nature sont si nombreux et si péremptaires que nous nous exemptons de les citer. Certes, l'on peut leur opposer d'honorables exceptions; malheureusement ce ne sont que des exceptions, et les résultats de cette dépravation ne permirent plus à la fortune de se procurer *réellement* les jouissances qu'elle était en droit d'espérer.

§ 2. AVEC LE TRAVAIL.

L'ouvrier, proprement dit, qui façonne la matière que lui fournit le capital, ne reçoit qu'un salaire fixe et invariable quelles que soient les chances de bénéfice du produit livré à la

consommation. Ce salaire dût baisser en raison des difficultés de l'échange.

La production agricole, déshéritée du bienfait des industries secondaires et tertiaires (1), n'offrit pas plus d'avantages aux travailleurs qu'aux capitalistes.

Les premiers se portèrent aussitôt vers les productions de luxe, affluèrent dans les grands centres industriels, encombrèrent les manufactures. La main-d'œuvre subit encore une diminution de valeur, et pour un grand nombre d'ouvriers il y eut cessation momentanée d'ouvrage.

Pour celui qui, sans moyens particuliers, avait à soutenir toutes les charges d'une nombreuse famille avec un faible salaire, le moment du chômage arrivé, il lui fut impossible de vivre (2).

Pour celui enfin qui, mal dirigé dans le principe, n'apprit pas de bonne heure à supporter les privations, on comprend qu'une terrible transformation dût s'opérer dans son caractère et ses habitudes, altérer ses sentiments et pousser ses instincts dans une voie funeste.

(Cependant nous ne parlons pas ici de tant d'autres causes encore qui déterminent les vices des classes pauvres ; les états malsains, les ateliers méphitiques, les travaux hors de proportion qui tuent à la fois l'âme et le corps, le mélange des sexes dans les grands ateliers, les préoccupations nombreuses, les chagrins de toutes sortes, qui amènent fatalement l'ivrognerie, la paresse, la débauche.)

Ne cherchez donc pas ailleurs les raisons des tristes fléaux

(1) Nous entendons par industries secondaires et tertiaires les mains-d'œuvre successives qui transforment la matière brute.

(2) Par exemple pour le commerce lyonnais, entre les saisons ou dans les moments où l'exportation cesse, etc.

qui lèvent chaque jour d'odieuses contributions sur le capital :

La mendicité ,
 La prostitution ,
 Le vol ,
 Le meurtre.

Votre charité, fût-elle inépuisable, n'atteindra jamais le mal à sa racine ; vos lois, fussent-elles plus sévères, n'empêcheront point ces horribles errements de l'esprit humain. — Riches ! nous vous le disons, il faut des réformes ; mais des réformes sages, qui, en satisfaisant les conditions d'un bien-être général et proportionnel, vous permettront de jouir de votre fortune sans appréhensions pour l'avenir.

§ 3. AVEC LE CAPITAL.

Un dernier mot.

Le capital est tour à tour :

1° Intermédiaire,
 2° Direct,
 3° Prêteur,
 4° Emprunteur,
 5° Exploitant,
 6° Parasite,
 Spéculateur simple,
 Spéculateur composé,

1° Eh bien ! *Intermédiaire*. Médecin, avocat ou artiste, il arrache au capitaliste, par l'appât du plaisir, Par la peur de la mort, par les chances des procès, un lambeau de sa fortune.

2° *Direct*. Soit possesseur d'immeubles locatifs ou de champs à cultiver, il exploite le capital par le haut prix des loyers, par l'accapuration des denrées de première nécessité.

8° *Prêteur*. C'est l'usurier qui pressure les propriétaires.

4° *Emprunteur*. Il fait faillite et engloutit les capitaux du prêteur.

5° *Exploitant*. Il falsifie la marchandise, trompe le consommateur, se vole lui-même; car quelle est la classe la plus nombreuse des chalands sinon celle des riches.

6° *Parasite*. Il rogne la portion de production qui doit revenir à l'exploitant.

7° *Spéculateur simple*. Il est à la piste de vos besoins, saisit le moment de votre gêne, vous arrache votre part en ayant l'air de vous rendre service.

8° *Spéculateur composé*. Alors c'est l'oiseau de proie qui prend du bec et de chaque griffe; vous le rencontrez partout; il se présente sous toutes les faces, et toujours il sait s'emparer, malgré vous, de votre bien; votre appât pour le gain est une certitude de son succès; il vous leurre avec des chances imaginaires, vous englué dans ses chiffres, et quand il vous aura pris dans son piège, il rira de votre sottise.

Ce court et effrayant tableau reste encore au-dessous de la réalité. — Le capital est tour à tour coupable et victime. Nous ne faisons point un crime au spéculateur lui-même; il subit la conséquence d'un mauvais ordre de choses; aujourd'hui trompeur, demain il sera trompé. Cet échange de duperies mutuelles sanctionne pour ainsi dire la mauvaise foi des rapports, et nous pouvons ajouter une vérité douloureuse et incontestable, c'est que dans cette fausse organisation des intérêts de la classe favorisée, le bien-être de l'individu isolé ne peut s'établir que sur le malheur d'un autre individu.

Mais ne nous appesantissons point sur cette description triste pour tous les cœurs généreux, pour toutes les nobles intelligences, mêlés à regret dans cet étrange tripot et forcés

de trouver leur vie dans ce fatal concours, nous avons hâte de faire entrevoir les remèdes.

DU CAPITAL DANS SA VÉRITABLE ACTION.

Si l'on disait au capitaliste : dépouillez-vous pour enrichir la société, il refuserait avec raison ; ce ne serait plus alors l'individu qui exploiterait la masse, mais la masse qui exploiterait l'individu, rien ne serait changé à la chose.

Si on lui dit, au contraire :

Vos biens existent infructueux entre vos mains, parce que les moyens d'exploiter vous manquent ; en cherchant à les faire produire vous les exposez sans garanties et avec de faibles chances de bénéfice.

Pourquoi ?

Parce que la division des intérêts des éléments producteurs met au jour l'égoïsme individuel et remplace par la fraude la bonne foi nécessaire à leurs rapports. Associez vos capitaux au travail et à l'intelligence, dans une forme qui, en vous en laissant toujours la véritable propriété, vous garantisse, contre toutes chances funestes, une somme de jouissances triple de celle que vous pouvez vous procurer. — Evidemment cette proposition aurait toutes les sympathies.

Voilà donc le problème nettement posé. Un pareil ordre de choses est-il donc bien difficile à réaliser ? Est-il donc étonnant de voir les hommes, réunis dans un intérêt commun, concourir avec enthousiasme au bien-être général ? Est-ce donc être insensé que de chercher à prévoir et amener l'époque où cessera cet état incomplet qu'on nomme civilisation ?

surtout si les plans proposés peuvent s'expérimenter facilement, si nul trouble ne prélude à ces réformes.

Non, vous ne le pensez pas. Cette possibilité admise en principe, il reste à s'occuper des moyens qui doivent en assurer l'exécution. Un homme d'un génie divin a découvert les lois de cette organisation nouvelle. L'école sociétaire, fondée par ses disciples, s'occupe depuis longtemps de ces questions; elle les considère d'une manière scientifique, au point de vue à la fois théorique et pratique. Que demande-t-elle? qu'on l'écoute et qu'on étudie avec elle. — Ne rejetez donc point ses idées par la raison seule qu'elles sont nouvelles. — Ne vous hâtez pas de condamner avant de connaître. — Et puisqu'elle n'offre aucun danger dans l'application et la démonstration de ses principes, cherchez avec elle les voies par où l'humanité triomphante s'élèvera vers le bonheur universel.

ÉTUDES ARTISTIQUES.

DE LA SCULPTURE.

Bien des gens se demandent quel est le but moral de l'art sculptural, et l'on doute qu'il ait encore, de nos jours, un rôle à remplir vis à vis des masses, ainsi que les autres arts libéraux. C'est pour essayer de combattre ces fausses idées que nous allons rechercher quelles ont été les tendances de cet art à chaque époque, et de là étudier son action présente pour préjuger de son avenir. En étudiant la sculpture, nous

parlerons souvent de l'architecture, ces deux arts ayant été longtemps unis dans leur manifestation.

Et que l'on ne s'y trompe point, nous avons eu déjà l'occasion de présenter à nos lecteurs une appréciation de l'influence de la société sur la littérature; pour les arts, cette influence est encore plus directe, l'histoire nous les montre à chaque période, répondant à un but, à un besoin des peuples, suivant la marche des sociétés, la dévancçant parfois, quand des hommes de génie venaient montrer aux yeux de tous, avec le ciseau ou sur la toile, quelques formes des grandes pensées sociales. Et que l'on ne croie pas que nous exagérons, chaque fraction des connaissances humaines représente, à elle seule, l'ensemble de ces connaissances, et ce n'est point seulement pour une de ces parties, mais pour toutes, que l'on peut reconnaître cette grande synthèse des efforts de l'humanité marchant à pas lents vers sa rénovation sociale.

Oui, nous le répétons, ou les arts (et nous parlons particulièrement des arts plastiques), ont été la représentation, la forme de la pensée, de la religion d'une nation entière, ou ils ont cherché, dans des mains savantes, à résumer le passé, à deviner l'avenir, à s'élever vers une sphère supérieure qu'ils semblaient pressentir.

Nous examinerons d'abord la première partie de cette marche, puis nous essaierons d'établir, par ces faits eux-mêmes, la tâche qui lui reste à remplir.

L'origine de la sculpture se perd dans la nuit des temps, elle a dû commencer dès que les hommes ont donné une forme aux divinités qu'ils adoraient, c'est-à-dire dès les temps de fétichisme. Ces images étaient grossières et presque toujours tirées du règne animal. La seconde époque fut celle qui commença chez les Egyptiens et qui eut deux buts : la représentation des dieux, l'ornementation des temples qui leur étaient

destinés, alors que l'architecture prenait de l'extension. Les prêtres formant la partie savante chez ce peuple, durent faire servir toutes leurs connaissances aux monuments et aux statues destinés à la religion.

Bientôt après commença l'art grec qui, favorisé par des institutions plus libérales, prit bientôt un rapide essor; il servit principalement dans cette ère d'héroïsme à honorer la mémoire des hommes illustres qu'on défiait après leur mort, telles sont les statues de l'Antinoüs, de l'Hercule, du Bacchus, etc.

Le paganisme divinisant toutes les passions de l'homme, ses vertus et ses vices, à chacune de ces divinités il fallut donner une forme en rapport avec l'idée qu'on en avait. Alors on dut rechercher tout ce que la nature avait donné de modèles parfaits pour représenter ces dieux en qui devaient résider et la force et la puissance, unies à l'intelligence, tels que le Jupiter, la Minerve; ou bien tout ce que les lignes avaient de plus pur et de gracieux, tout ce que la beauté pouvait offrir de merveilleux ensemble dans la Vénus, l'Apollon, etc. On comprend combien une pareille manière de considérer les choses, dût favoriser l'essor des arts plastiques. L'ornementation suivit aussi la même marche, s'adonnant à la représentation des végétaux aux formes les plus délicates, tous les arts enfin s'élançant vers l'étude du beau idéal. L'architecture, dès cette époque, arrive aussi à un si grand point de perfection, qu'elle passe encore aujourd'hui pour être le *criterium* du beau. De leur côté, les Italiens s'occupaient à l'envi; mais ce ne furent que les conquêtes des Romains qui apportèrent dans Rome cette partie du style qu'ils avaient emprunté aux Grecs. Le caractère plus positif de ce peuple donna à leur architecture un style plus grave, plus sévère, beaucoup plus porté vers l'utile; il créa plus de monuments publics,

que de palais ; la statuaire représenta plus d'hommes illustres ou utiles que de dieux. En jetant des colonies dans les autres parties de l'Europe encore barbare, les Romains y importèrent leur architecture et le caractère de leurs monuments. Puis le cataclysme de l'invasion des Barbares vint renverser tous ces chefs-d'œuvre et les ensevelir sous des ruines.

La première manifestation de l'art chrétien fut le style *Latin* qui n'était, à vrai dire, que le style romain soumis aux exigences du christianisme. Le séjour des Sarrazins en Europe y apporta bientôt une modification, ce fut le *Bysantin* qui eut lui-même de grandes analogies avec le *Mauresque* apporté par les Arabes en Espagne, et le *Vénitien* que ce peuple dut puiser aux mêmes sources par son voisinage avec la capitale du Bas-Empire. C'était là, en effet, que s'étaient réfugiés la civilisation et les arts romains ; mais l'esprit des Orientaux, plus porté vers les choses bizarres et merveilleuses, avait créé un genre en rapport avec ses idées. Ces trois derniers styles dont nous venons de parler, sortis de Byzance, capitale de l'empire grec, subirent ces changements d'après le caractère et la religion des peuples qui se les approprièrent. C'est ce qui nous explique les différences que nous rencontrons entre le bysantin, le mauresque et le vénitien.

La création du style *Roman* précéda le *Gothique* et commença une nouvelle époque. Ce fut le triomphe du christianisme. Sa pensée religieuse ne pouvait marcher plus longtemps avec les arts romain, bysantin, etc., qui se ressentaient encore du paganisme ; elle devait chercher à s'élever comme la prière, à grandir pour arriver jusqu'à Dieu. C'est à cette cause que l'on peut appliquer la création de l'ogive, création expliquée de bien des manières différentes, et qui n'est que la manifestation de cette recherche vers tout ce qui pouvait élever les proportions architecturales ; de même pour l'ai-

guille ou le clocher. On ne pouvait conserver la coupole, on adopta le minaret que les croisés avaient remarqué dans leur séjour en Orient. Partout l'esprit du mysticisme chrétien prédomina sur le matérialisme payen. Il en fut ainsi pour la sculpture. Ce n'est plus une imitation servile de la nature, les proportions humaines sont grandies; les draperies ne laissent plus, comme dans l'antique, apercevoir la forme, ce sont des plis larges et peu nombreux qui, par leurs dispositions, élèvent encore à vos yeux les figures des vierges et des saints. Partout, dans ces compositions, l'enfer et le ciel se retrouvent, la terre jamais. Ce qui donna surtout à cette époque un caractère bien tranché, ce fut l'unité qui régna dans toutes les parties de ces grands chefs-d'œuvre, et qui fut due à l'accomplissement de ces travaux par des corporations, ou pour mieux dire des associations d'ouvriers, sculpteurs, verriers, peintres, tailleurs de pierre, maçons, etc., travaillant tous dans un but et sous une direction uniques; c'est ainsi que se sont bâties les cathédrales de Strasbourg, Milan, Notre-Dame de Paris, etc.

Mais bientôt l'abolition de la féodalité par Louis XI, en modifiant le milieu social, dut aussi modifier les tendances, et par conséquent les manifestations de l'art. Les papes et les rois, chefs de ces mouvements, s'entourèrent de luxe et favorisèrent les arts; la foi était moins vive, l'esprit d'investigation commençait à pénétrer dans tous les esprits; les artistes, tout en créant des sujets religieux, étudièrent davantage la nature et les chefs-d'œuvre de l'antiquité échappés à l'invasion des Barbares. Quelques génies transcendants prirent l'initiative, de là naquirent ces deux grandes écoles de Rome et de Florence, protégées l'une par les papes, et l'autre tour à tour par les Médicis et les institutions républicaines. Des fouilles actives amenèrent la découverte de magnifiques

morceaux de sculptures antiques. Fortifiés par leurs études , les artistes de cette époque créèrent de nouveaux chefs-d'œuvre , tels furent Raphaël , Michel-Ange , etc. , etc. Cette ère fut nommée Renaissance , à cause de la tendance générale à renouveler les anciennes règles en architecture et dans tous les arts. La centralisation du pouvoir qui avait peut-être amené ce résultat , donna à la sculpture un nouveau but , ce fut celui d'orner les somptueux palais de la noblesse. Les meubles , les armes , la merveilleuse orfèvrerie de Cellini , furent de nouvelles preuves de l'immense développement de cette période qui , encore aujourd'hui , n'a pas eu de pareille.

(CHARLES M... , sculpteur.)

(Sera continué.)

DES COURS PUBLICS.

FACULTÉ DES LETTRES.

Dès que l'esprit scientifique s'applique à un nouvel objet, qu'une science nouvelle fait son apparition dans le monde de l'intelligence , on lui assigne une place dans la société, en élevant une chaire, d'où un savant devra expliquer et faire comprendre le nouveau système , et vulgariser la doctrine nouvelle.

C'est ainsi que la chimie et l'économie politique , l'archéologie et l'agriculture , ont eu leurs chaires , dès qu'elles furent parvenues à un certain développement , et que , dans ces dernières années , nous avons vu établir des cours de langues

arménienne, syriaque, chinoise, tartare-mandchou, etc., dont l'utilité n'est peut-être pas aussi évidente, et qui semblent ne devoir être utiles qu'à un très petit nombre d'esprits.

Certes, nous sommes loin de blâmer l'érection de ces tribunes d'enseignement; nous aimons à voir donner à chaque branche de connaissances son droit de bourgeoisie dans la cité intellectuelle, à chaque science son représentant et son organe dans le monde social. C'est pour cela même que nous voudrions que les lumières, parties des chaires publiques, ne fussent pas si souvent perdues pour les masses, et que l'influence et l'utilité de ces cours ne restassent jamais au dessous de leur importance. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. Est-ce la faute du public, et des professeurs, ou de l'institution elle-même, je ne sais; mais le mal existe, ailleurs comme dans notre ville.

Nous possédons à Lyon une faculté des lettres, composée d'hommes que leur science et leurs lumières sembleraient appeler à contribuer énergiquement au développement intellectuel. D'où vient donc que l'on peut encore douter de leur influence, dans une ville qui compte certainement beaucoup d'esprits désireux de savoir, et où le commerce et l'amour du lucre n'ont pas envahi toutes les intelligences, comme la malice se plaît trop souvent à le répéter?

Pour nous rendre compte de ce fait, voyons comment se font généralement les cours: un professeur vient une ou deux fois par semaine, pendant une heure au plus, apprécier et faire connaître du haut d'une chaire les beautés de l'art, ou les vérités scientifiques. Selon l'étendue de sa voix et de la salle qui lui est assignée, il s'adresse à plus ou moins d'intelligences; son influence s'étend sur plus ou moins d'individus. Puis le moment venu où, avec sa dernière période, le

professeur fait ou ne fait pas le salut au public, tout est fini ; l'impression produite cesse avec la dernière parole ou le dernier applaudissement, et l'auditeur, désireux de savoir, brusquement privé de la lumière qui devait éclairer telle ou telle pensée encore obscure, reste à méditer, quand il médite, sur les objections restées sans solution, sur telle opinion du professeur qu'il n'a pas bien comprise, ou qu'il ne veut pas adopter. Il n'y a eu, entre le docteur et son auditoire, aucun lien, aucun échange. Le professeur a travaillé à se persuader lui-même ; il s'est moins préoccupé d'être compris que d'être admiré, tandis que, de son côté, l'auditeur était attentif à voir le professeur en présence de tel ou tel péril, en lutte avec telle ou telle difficulté. Car y a-t-il beaucoup d'esprits disposés à modifier leurs idées sans les défendre, et avez-vous rencontré beaucoup d'hommes assez éloquents pour vous apporter une conviction nouvelle, sans combat, sans discussion, sans que, comme on l'a dit, *la lumière ne jaillisse au choc de deux intelligences*? Les professeurs sont-ils sûrs de prévenir toutes les objections pour les résoudre d'avance? Apporтерont-ils à chaque esprit sérieux les raisons qui lui conviennent ; trouveront-ils des preuves pour chaque intelligence? Ou bien, doivent-ils uniquement s'adresser aux sens et aux préjugés de l'auditoire, et convaincre par entraînement?

D'ailleurs, ce dernier moyen est-il possible aujourd'hui? L'éloquence d'entraînement est-elle une puissance dans un siècle où l'esprit de réflexion et d'analyse est devenu presque général, et où l'on cède plus volontiers à l'évidence qu'à l'émotion? En jetant même nos regards sur le passé, nous ne voyons jamais l'éloquence se mettre aux gages de la science : Démosthènes et Cicéron n'étaient pas des savants, aussi s'adressaient-ils plus aux sentiments qu'à l'intelligence ; Danton

et Mirabeau n'avaient qu'à détruire des idées vieilles; tous s'adressaient aux passions et tous remuaient les masses; mais pensez-vous qu'ils eussent fait de la science, et qu'à force d'éloquence ils eussent pu enseigner la plus triviale question de littérature, ou démontrer la plus simple des vérités scientifiques? Socrates, au contraire, ne faisait ni discours ni harangues, *il accouchait les esprits*; Platon dialoguait sous les portiques; et l'histoire nous montre, dans chaque école de physiciens ou de philosophes, les maîtres et les disciples s'entretenant familièrement.

Mais si vous croyez encore à la puissance de l'éloquence, si vous êtes disposés à vous laisser charger des chaînes d'or, sortant de la bouche de quelque Hercule orateur, rendez à cette éloquence son culte et sa mise en scène; laissez les docteurs de nos facultés développer leurs gestes dans une longue et vaste chaire, comme arpentent leur galerie les prédicateurs italiens. Surtout qu'ils n'oublient ni leurs robes aux vastes manches, ni les vénérables plis de leurs rabbats, ni leurs toques monumentales. Mettez sous le tapis de la chaire un joueur de flûte et supprimez le prosaïque verre d'eau sucrée.

Que deviendront alors les professeurs? Ils pourront plaire ou étonner, mais rarement être utiles. Car, encore une fois, le temps n'est plus des prophètes auréolés, ni des orateurs se débattant sous le démon inspirateur. La presse a tué l'éloquence et dans l'Académie et au Forum, dans les chaires publiques, comme au parlement, qui ne seraient que peu de chose sans les journaux qui les font valoir. A peine l'orateur a-t-il trouvé un refuge dans la chaire sacrée, parce que la religion des fidèles n'a pas besoin de raisonnement, que le prédicateur s'adresse à des croyances qui se développent d'elles-mêmes, et qui ne reçoivent pas de la science humaine leur

évidence et leur autorité. Encore, vous rappelez-vous les missions et les prédications en plein air, et ne savez-vous pas combien il a fallu de talent à quelques missionnaires pour échapper au ridicule qui en atteignait tant d'autres ?

Que demandez-vous donc aux professeurs, me dira-t-on ? Qu'ils instruisent, répondrons-nous, fussent-ils, comme dans nos collèges, faire éclore les idées par l'entretien, répondre de suite aux objections proposées, en provoquer même si la timidité des auditeurs se refusait à en faire. Les professeurs sont savants, nous le savons ; au lieu de chercher à nous en convaincre, qu'ils nous montrent un peu comment ils le sont devenus ; quelle a été leur méthode ; quelle voie ont-ils suivie ? Qu'ils se rappellent, nous les en supplions, cette pensée de Sénèque : *Je ne voudrais pas de la science sous la condition de ne la pas enseigner*. N'est-ce pas une noble et belle destinée que celle d'éclairer et d'instruire quels que soient les moyens employés, et cela ne vaut-il pas mieux que de répandre à flots les prétendus trésors d'une éloquence en pure perte ?

D'où vient que quelques esprits chagrins peuvent dire encore que l'humanité est stationnaire ? C'est que la tête seule de la société est en progrès. Les lumières des esprits éminents ne parviennent pas à nous autres infimes esprits. *La lumière inonde les sommets et laisse les vallées obscures*. Aux professeurs de facultés la mission d'éclairer le peuple ; intermédiaires entre les princes de la science et nous, ils doivent nous initier à leurs hautes idées ; apôtres de la science, c'est à eux de nous faire connaître leur divinité, de nous la faire aimer et servir.

Certes, si les professeurs étaient toujours sûrs de créer des méthodes nouvelles, s'ils nous conduisaient par des voies inconnues à des plages encore neuves, rien de ce que nous ve-

nous de dire ne pourrait se justifier. Mais combien croyez-vous qu'il naisse chaque année d'idées nouvelles? Combien pensez-vous qu'il puisse éclore de systèmes dans les cours d'une année entière? Pour ne pas être pédagogues, comme on dira, pour ne pas *faire la leçon à leur auditoire*, les professeurs de facultés se résoudreont-ils à répéter ce qu'ont déjà dit les livres; et pensent-ils qu'il ne vaut pas mieux pour nous faire nous-mêmes une lecture sérieuse que de nous l'entendre faire de mémoire ou sur un livre, si le professeur ne nous explique pas les passages obscurs, et ne vient pas en aide à notre ignorance? Qu'un homme désireux d'apprendre assiste à une dissertation d'un professeur, ou qu'il la prenne dans un livre, le résultat est le même pour lui, s'il se fie au livre ou au professeur; il n'y a pas de raison pour qu'il possède jamais une idée qui lui soit propre. Au moins en lisant lui-même, il a l'avantage de relire et de méditer ce qu'il n'a pas de prime abord compris, au lieu que la parole du professeur s'efface pour ne plus revenir.

Dans tout ce qui précède, nous avons eu surtout en vue l'enseignement des sciences qui s'occupent de l'esprit et de l'art. Car nous reconnaissons que l'enseignement des sciences mathématiques et physiques est presque toujours fait d'après d'autres méthodes, et satisfait beaucoup plus l'esprit de l'auditeur.

Après ces considérations générales, trop longues peut-être, disons quelques mots des cours de notre faculté des lettres. D'abord se font-ils bien à des heures convenables dans une ville où l'usage général est de tenir les études et les magasins ouverts jusqu'à deux heures? Ni les hommes d'affaires, ni les négociants, commis ou chefs, clerks ou patrons, ne peuvent suivre les cours sans nuire à leurs occupations. Les étudiants même dont l'affaire principale est de s'instruire, pressés entre leurs cours du matin et leurs cours du soir, ne peuvent assister

à ceux de la faculté. Aussi, qu'on se donne la peine, en allant visiter l'exposition, d'entrer un instant à l'amphithéâtre de la faculté; on sera certainement surpris, et du petit nombre des auditeurs et de la composition souvent singulière de l'auditoire; que pour l'honneur de notre cité, je veux bien n'attribuer qu'au mauvais choix de l'heure. On serait tenté quelquefois de penser que les cours du Palais-des-Arts remplacent à Lyon les chauffoirs publics de la capitale, et nous désolerions certainement M. Bouillée si nous lui répétions les réflexions que faisait à son cours un auditeur en veste ronde, s'adressant à trois voltigeurs ses voisins.

Si nous parlons de MM. les professeurs, ce ne sera pas pour faire l'analyse de leurs cours et donner le compte-rendu de leurs leçons. L'espace nous manque et le talent; nous dirons seulement comment ils font leurs cours, et qu'elle est l'impression qu'ils ont produite sur nous.

Le cours de littérature française, professé naguère par M. Reynaud, l'est aujourd'hui par M. Meignin. Le jeune professeur avait une rude tâche en venant prendre la place de l'ancien doyen. Nous nous rappelons avec saisissement les cours de M. Reynaud, ses larges appréciations du beau, ses belles idées sur la morale et la religion, son histoire surtout de la Tragédie et du Drame. Travailleur estimable et professeur consciencieux, M. Meignin, se défiant peut-être de ses propres forces, ne s'est pas élevé jusqu'à présent dans les hautes régions de la littérature que préférait M. Reynaud. Admirateur sincère et pénétré des monuments de notre littérature, le professeur s'est occupé jusqu'ici plutôt de leur forme, de leur expression que de leurs tendances et de leurs destinées. Nous l'avons entendu analyser avec talent et finesse notre fablier, que nous ne pouvons comme lui nous résoudre à appeler le bonhomme Lafontaine. Mais était-ce parce qu'il parlait de fables que le professeur

prenait avec son auditoire le même ton qu'avec les petits enfants qui les récitent? Et M. Meignin pense-t-il qu'il n'a pas la voix assez pénétrante, qu'il se croit obligé de pousser la phrase avec le geste, et d'accompagner la période de jeux de physionomie plus ou moins brusques? Du reste, M. Meignin plaît à ses auditeurs, parce qu'il admire de bonne foi ce qu'il fait admirer, et qu'on aime dans le docteur la conviction, comme l'onction dans le prêtre.

M. Eichoff, qui, les années précédentes, semblait ne pas croire aux sympathies de l'auditoire, s'est élevé cette année à une hauteur digne de son immense science, et de la pureté de son esprit. Ce qui nous plaît surtout dans ce professeur, c'est la limpidité de la pensée et de l'expression. Son discours reflète la candeur, si je puis ainsi dire; doué d'une grande délicatesse de sentiments et d'une exquise sensibilité, le professeur fait aimer son caractère autant que sa science, et nous lui devons d'avoir trouvé un sens à la vieille définition de l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus*. On sait déjà la manière touchante dont M. Eichoff a déploré la mort du duc d'Orléans. Naguère nous nous sommes associé aux regrets qu'il a si noblement manifestés sur la maladie de M. Villemain, et nous aimons à penser que le professeur a été touché de l'impression qu'il a produite sur ses auditeurs, et de leurs unanimes applaudissements.

Esprit réfléchi et peut-être un peu froid, comme d'ailleurs il convient à un professeur de philosophie, M. Bouillée, entouré d'un auditoire dont souvent la moitié lui est hostile, se tire avec bonheur de la difficulté de faire avec conviction un cours de philosophie, dans une ville où la religion n'est pas toujours tolérante, et où, plus qu'ailleurs peut-être, un zèle ultramontain peu raisonné domine bien des esprits. Dans une question d'une difficulté fameuse, l'*Accord de la liberté de l'homme*

avec la prescience de Dieu, le professeur s'est efforcé de concilier la philosophie et le dogme chrétien, la raison avec la révélation. Peut-être la lumière n'a-t-elle pas pénétré sur toutes les faces du problème ; peut-être plusieurs objections pourraient-elles être faites encore ? Mais c'est déjà beaucoup d'avoir abordé une question aussi ardue, et de l'avoir fait avec autant d'indépendance que de modération. Il faut tenir compte au professeur de la difficulté de sa position et de la franchise de ses efforts, et ne pas s'étonner de ce qu'un problème en dehors de la raison ne soit pas complètement résolu par un philosophe rationaliste. D'ailleurs, il faut peut-être que le professeur se préoccupe un peu des tendances du milieu, où il se trouve, et nous croyons qu'il est des vérités qu'on ne doit pas *crier sur les toits*.

Nous regrettons qu'un plus grand concours d'auditeurs ne donne pas au professeur de littérature ancienne les encouragements et les motifs d'excitation, dont il aurait peut-être besoin pour donner à son cours tout l'intérêt qui lui appartient naturellement.

Quant au cours d'histoire professé par M. François. . .

.

EDOUARD CUNISSE.

Cédant aux observations qui nous ont été adressées par une personne, dont tout le monde apprécie l'esprit et le savoir, et pour laquelle nous avons conservé depuis nos études le plus profond respect, nous avons supprimé les lignes qui terminaient cet article, au risque d'être, suivant une expression rendue fameuse par de récents débats, accusé de n'avoir pas le courage de notre opinion.

CAUSERIES

SUR

L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ

DES AMIS DES ARTS.

1844.—1845.

(*Deuxième article.*)

Le salon est fermé depuis huit jours, c'est dire qu'il est à peu près oublié, bien que les événements ne se succèdent pas à Lyon avec une rapidité bien grande, et nous faisons probablement acte de mauvais goût en vous entretenant encore de l'illustre défunt. Cependant, comme vous pouvez être l'heureux possesseur d'un billet qui vous donne le droit de rêver, — aux approches du tirage, — la propriété exclusive d'un chef-d'œuvre, il n'est pas impossible qu'en cette qualité vous ayez gardé souvenance des splendeurs que vous devez partager. C'est donc à vous, lecteur favorisé, riche d'espérance, indulgent comme tous les heureux du monde, que ce complément s'adresse.... Puisse-t-il ajouter une fleur à votre couronne d'illusions!

Et tout d'abord, nous vous souhaitons *l'Intérieur de l'église de St-Benoît, à Zubiaco*, de M. Montessuy. Ce tableau, que nous avons calomnié le mois dernier, tant la mauvaise place que la Société lui avait accordée, le rendait incompréhensible, se recommande, avant tout, par une grande conscience d'exécution. L'effet n'est pas irréprochable, mais les lignes architecturales sont bien entendues et les petits person-

nages : — le pape , les cardinaux , la foule curieuse , — sont peints avec une finesse vraiment remarquable. Le petit garçon agenouillé sur les marches de l'église est admirablement posé ; il ne prie pas , son regard s'inquiète , son corps se penche avec une grace tout enfantine. — La jeune femme du premier plan fait pardonner la longueur de sa taille , à force de beauté et d'éclat. Dans l'autre *Intérieur de Subiaco* , — tableau plus petit que la Société n'a pas acquis ; — les groupes ont une naïveté de bon aloi.

MM. les Amis-des-Arts ont également fait amende honorable à M. Magaud pendant les cinq derniers jours de l'exposition. Outre qu'ils ont acheté les *Chrétiens reconnus par leurs frères* , ce tableau a été assez bien placé pour être enfin jugé en dépit des *embus* que le vernis n'a pas fait disparaître. Du reste , cette composition est faiblement ordonnée ; on ne peut l'admirer que par partie , et , même en l'appréciant de cette manière bienveillante , il faut encore critiquer. Chez M. Magaud il y a du maître et de l'élève : à côté d'un groupe énergiquement conçu , fièrement exécuté , on rencontre des académies sans formes , sans modelé ; néanmoins , au milieu des innombrables médiocrités de ce salon , c'est une page recommandable.

M. Armand Leleux a beau nous dire que ses *Laveuses à la Fontaine* sont dans la *Forêt-Noire* , nous ne pouvons nous expliquer l'obscurité intempestive de sa toile : on a peur pour ce jeune garçon qui s'éloigne seul par une nuit aussi profonde. Ceci est un mauvais calembourg dont toute la responsabilité retombe sur M. A. Leleux. Ce tableau a été acheté.

L'Enfance de Callot, de M. Fontaine , ne manque pas d'originalité , mais la couleur est atrocement fausse. Nous ne vous dirons rien de la *Provision* , par égard pour son auteur.

Le 4 février, dernier jour réservé aux sociétaires, la foule des élus, — les lions, les belles dames, — se pressait courageusement au palais St-Pierre, et l'on se demandait l'explication de cette affluence inespérée, alors que chacun semblait blasé sur le compte des tableaux exposés : — M. Lafaye, le peintre d'intérieur, avait-il envoyé une figure vue de face? — Était-ce une nouvelle composition de M. Ingres? — M. Sutter avait-il exposé un bon paysage? — M. Bonnefoud, abjurant sa longue bouderie, faisait-il une tardive apparition? — Les avis les plus incroyables, les plus osés, ne tarrissaient pas. — Quelques-uns disaient même que les billets de loterie allaient être délivrés gratuitement, — et le public privilégié s'écrasait, s'étouffait avec un vertueux empressement... — Mais rassurez-vous, lecteur pusillanime, il n'était rien de tout cela, les billets surtout se payaient toujours, le grand mot, le voici : M. Jacquand, selon les mieux informés, s'était enfin décidé à donner *son Droit de haute et basse Justice*. — Hélas ! l'illusion dura peu ; après un pénible pèlerinage autour de ce salon si connu, si usé, qu'il n'était plus, depuis un grand mois, qu'un rendez-vous d'affaires ou un lieu de promenade, on se retira désappointé et moulu : *le Droit de haute et basse Justice* n'était pas exposé. Or, les mauvaises langues racontaient que M. Jacquand avait imposé à la société des Amis-des-Arts des conditions inacceptables et inacceptées. D'autres, plus expansives et plus méchantes, assuraient, — je vous le confie bien bas, à l'oreille, en vous recommandant discrétion à toute épreuve, — qu'ayant appris l'intention formelle de MM. les sociétaires d'exposer le susdit tableau, il avait signifié par huissier, — par huissier ! — défenses expresses de le produire, sinon cinq mille francs !... — Mais, franchement, je n'en crois rien ; cela ressemble par trop à ce bon mendiant de Lesage qui *chantait* au spirituel

aventurier, — en lui montrant son escopette bien et dûment chargée : — « La charité, s'il vous plaît ! »

En revanche, — et pour nous faire amèrement regretter la toile *contentieuse*, — notre aimable compatriote a malignement exposé une méchante petite toile, où la faiblesse de l'exécution le dispute à l'obscurité de la pensée. Une femme, une idiote peut-être, pose sur un banc, dans une prison dont les colonnes sont de porcelaine ; un geôlier et un grand garçon la regardent sans curiosité, sans sympathie ni dégoût : ils n'expriment absolument rien. Voilà le sujet de M. Jacquand. Nous allons oublier qu'une petite figure raide, enluminée, portant cornette et jupons, — une poupée, probablement, — pose aussi sur les genoux du grand garçon, et c'est une honte ; car M. Jacquand doit savoir qu'un pareil jouet n'est ni de l'âge, ni du sexe du jeune *gars*. — Si *le Droit de haute et basse Justice* est aussi grotesque, le peintre a doublement mal fait de le refuser, cela nous aurait fort égayé.

— Pour M. Bonirote, les femmes orientales prennent des proportions gigantesques, à mesure qu'il s'éloigne d'elles ; tandis que sa couleur chaude, autrefois, pendant son séjour en Grèce, par exemple, est devenue tout à fait septentrionale : le ciel de son tableau intitulé *Fontaine arabe*, fait frissonner ; les chairs de la mauresque rougissent sous les morsures d'un froid de 20 degrés, et sa *Fanariote endormie* n'est autre chose qu'un fort beau sujet de cinq pieds neuf pouces, dont le modèle ferait fureur aux Champs-Élysées ; cette richesse de taille est si remarquable qu'on oublie la netteté des contours, le chatoyant des étoffes, pour l'admirer exclusivement. — Nous le répétons, M. Bonirote est au-dessous de lui-même : ses beaux travaux des années précédentes faisaient pressentir beaucoup mieux que cela.

— Une *Soirée au mois de juillet*, de M. Wattier, rappelle la manière de Watteau ; c'est un retour maladroit vers un genre malheureux que le mérite incontestable de son créateur n'a pu sauver de l'oubli.

— Dans un de ses médaillons, M. Alexandre Colin habille son *Hiver* d'une magnifique robe à queue. L'idée est neuve, à n'en pas douter, mais l'ajustement est peu commode, eu égard aux neiges, fontes de neiges, etc.

Si M. Colin lui avait au moins donné un porte-queue!

— Le portrait de *Monseigneur de Bonald*, par M. Georges Dupré, est froid et violet, et puis il est mal posé. Grace à certain pied gauche coquettement posé en avant, Monseigneur semble prêt à partir pour un *cavalier seul*. Cela est fort inconvenant.

— Celui de M. D., de M. Laurasse, est détestable. Il n'y a ni dessin, ni couleur dans cette figure là. M. Lacombe, qui avait plus de difficultés à vaincre : la cornette blanche, le tablier à bavette, etc., a mieux réussi. Graces à cet ajustement glacial, il a bien fait un peu froid, mais son dessin est correct, et la figure de la sœur F... ne manque pas d'expression.

— Dans notre précédent numéro, nous manifestions le regret de n'avoir pu découvrir les *Suites d'un orage*, de M. Diday. Une raison bien simple nous excuse : il n'y était pas. Quelques jours après il est arrivé accompagné du lac de Brientz, charmante toile où la poésie déborde, et qui serait un chef-d'œuvre si les arbres avaient plus de style. Quant aux suites d'un orage, le sujet est si exceptionnel qu'il est difficile de bien l'apprécier. Pourtant, il nous paraît que le coloris manque de vigueur et que la composition, d'ailleurs très belle, rappelle trop une toile de M. Calame, où un chalet exactement semblable était renversé à la gauche du spectateur, au lieu de l'être à droite, comme chez M. Diday.

— La *Mosquée près de Smyrne*, de M. Bouquet, a été acquise par la Société des Amis des arts. C'est un grand paysage froid et cru, mais qui ne manque pas de charme dans l'arrangement; il est certainement préférable à la *Lisière de forêt en automne*, où le peintre a renchéri sur la crudité de ton dont nous venons de parler.

— M. Sublet a encore exposé une petite composition pleine de charme et d'harmonie, et M. Chabanne de fort jolies miniatures.

— Des eaux bien transparentes dans la vue de Clisson, de Mlle Louise Collet, font à ce paysage un succès d'estime, — Il y a de la vérité dans la *Vallée de Narbonne*, de la même. Madame Bacot a plus d'étude, mais son paysage manque d'ordre; elle a jeté pêle-mêle, sur sa toile, les études d'une année, comme si elle craignait d'oublier.... — Nous n'aimons pas la vue prise en Picardie, de M. Alphonse Robert: ses arbres sont détestables.

— La vue prise aux environs d'Avranches, celle de Normandie, par M. Lapito, ne justifient pas la prodigieuse réputation dont leur auteur jouit à Paris. Nous aimons mieux les paysages de M. Fonville.

— M. Viat est en progrès. Sa forêt de hêtre, quoique un peu pointillée, est d'un bon paysagiste. Son *Souvenir du lac de Bonlieu* et son *Intérieur de Forêt*, sont plus faibles. — Pour ce qui est de M. Wattelet, sa *Vue prise à Royat* (Puy-de-Dôme), est bien le plus froid paysage du salon. Le gracieux accoutrement de M. Biard, au Spitzberg, n'y serait pas déplacé. Avis aux touristes prudents et soigneux.

— M. Duclaux, notre compatriote, nous est enfin revenu avec trois bonnes toiles: le moyen de lui reprocher son long silence, lorsqu'il présente un semblable passeport! Ses deux tableaux nous ont fait apprécier son talent sous un jour tout

nouveau. A la tranquille vérité de ses poses favorites d'autrefois, à l'excellent modèle de ses animaux, il a ajouté le mouvement et la verve. Le taureau du premier plan est admirablement peint, mais un peu raide; celui dont il cache l'arrière-train, a plus d'énergie sauvage: son aspect ferait tressaillir José, le célèbre picador. Il est d'un grand maître. Dans le paysage avec animaux, nous avons retrouvé de belles vaches au repos, avec leur majestueuse indolence. *L'Intérieur de forêt* annonce de bonnes études de paysage, une incroyable habitude du *faire*; malheureusement sa couleur est défectueuse.

Les *Etudes de moutons* de M. Poney sont vraies.

M. de Saint-Jean est encore un retardataire auquel le public n'a pas gardé rancune. Que vous dire de ses fleurs, de ses fruits, que vous ne sachiez déjà? Vous connaissez mieux que moi la beauté fabuleuse de ses sujets, l'éclat inouï de son coloris, la grace de ses groupes, etc. A notre avis, il n'y a qu'un mot à ajouter à ce pompeux éloge: C'est trop beau, plus beau que nature. C'est le vrai dans le faux.

M. Reignier, lui, est plus simple: ses tulipes sont bien des tulipes, ses roses sont bien des roses. Est-ce un mérite ou un défaut?

M. Menn nous a tenu parole. Son modèle de bénitier est gracieux, bien composé, seulement on regrette de n'y pas trouver un sentiment plus religieux: ses petits anges sont faits comme des amours de Vanloo. — Son ange gardien, mal posé, a cependant de la noblesse.

Parenthèse. — La sculpture et une faute typographique de notre dernier numéro, nous remettent en mémoire une adorable facétie de M. Foyatier. Voici:

Vous n'avez jamais ouï parler de faunes du sexe féminin? — Si notre aveu peut déterminer le vôtre, nous vous dirons franchement, sans préambule aucun, que nous n'avions ja-

mais soupçonné leur existence avant le marbre de M. Foyatier. Nous pensions, dans notre *simplesse*, que les faunes, les satyres, les sylvains, se partageaient — les ménades — les troncs d'arbres — les nayades — les clairs ruisseaux — les amadryades — les vertes clairières — les chansons — les bacchantes — en loyaux camarades, et que les enfants arrivaient comme ils pouvaient, pour la plus grande gloire de Jupiter; mais voilà que M. Foyatier nous a envoyé une jeune fille accroupie, décorée du nom de *jeune faune!*... — Or, pressé par le temps, borné par l'espace, nous avons écrit à la hâte, avec lui, son orthographe au moins douteuse, quand notre correcteur, praticien fort instruit, de plus, homme d'esprit, — et qui, en cette qualité, ne voit guère les expositions de sculpture ailleurs que sur notre compte-rendu — a très heureusement substitué : « *Un jeune faune* » à notre texte mou-tonnier, sans s'inquiéter des hanches développées, de la gorge arrondie, qui démentent impérieusement ce masculin ambitieux. De là l'erreur que nous venons relever et la facétie de M. Foyatier. Que vous en semble ?

Un mot de plus et M. Foyatier me faisait oublier M. Barry. C'eût été grand dommage, car si M. Foyatier n'est plus qu'un sculpteur médiocre, M. Barry est notre meilleur peintre de marine. — Je n'excepte pas de la proscription M. Fonville lui-même, avec ses vagues pesantes et sa sécheresse. — *Le radoub d'un navire* est un effet de nuit incomparable d'éclat mystérieux; *la vue de Briganceon, le Labrador, les bateaux de pêche surpris par un grain, son soleil levant*, sont de vrais chefs-d'œuvre de vérité. Le peintre y est presque toujours supérieur à son sujet : le soleil inonde ses toiles à son gré, et chaque horizon s'illumine, et chaque vague scintille; il y a de l'air partout : dans l'atmosphère embrasée, entre les voiles des navires, entre les lames de la mer. C'est merveilleux. M.

Barry répond noblement à ceux qui prétendent que *la marine* sera toujours mal traitée en France.

— Le siège de Mogador, de M. Garneray, est d'un comique étourdissant. Cela ressemble à un procès-verbal.

Voici, à peu près, toute notre exposition. Je demande humblement pardon à ceux que j'ai omis. Ils m'accorderont l'absolution, j'en suis sûr, en faveur de l'intention.

Gazette. — M. Bonnefond nous tient toujours rigueur, M. Vibert garde ses belles gravures avec un égoïsme croissant; M. Fichet — que de remarquables concours et un paysage plein d'originalité, avaient fait remarquer — n'a pas exposé; M. Flacheron oublie le genre historique; M. de Rothschild a acquis les fleurs de M. St-Jean: tels sont les principaux événements en dehors du salon. On sait depuis longtemps que les grands maîtres parisiens n'exposent pas.

Propositions: — L'exposition valait-elle les précédentes? — Non.

Vaudra-t-elle mieux à l'avenir? — Peut-être.

Nous nous réservons de prouver plus tard cette affirmation et ce doute.

L. H.

Lyon, ce 12 février 1845.

MÉDAILLE D'EUGÈNE SUE.

La proposition que la *Démocratie pacifique* avait émise d'offrir une médaille à *Eugène Suë*, défenseur des classes sacrifiées et promoteur de l'organisation du travail, ne pouvait manquer

d'exciter la plus vive sympathie « de tous ceux qui ont com-
» pris la mission de notre époque et qui veulent honorer ,
» dans son représentant, le plus puissant et le plus glorieux,
» le grand mouvement qui emporte tous les nobles cœurs à
» la rédemption de ceux qui souffrent et à la réalisation so-
» ciale de la doctrine du Christ. »

Dans son article du 30 janvier 1845, cette feuille engage tous ses amis « à former et provoquer immédiatement des comités de souscription pour la médaille à offrir au *plus puissant défenseur des classes sacrifiées.* » Elle annonce qu'un comité central est organisé à Paris pour réunir toutes les sommes, n'ayant point voulu s'ériger elle-même en centre principal de souscription, « afin de donner au mouvement toute sa liberté, toute sa généralité et toute sa latitude. »

A cet appel, qui répondait si bien à nos désirs, nous nous sommes empressés d'apporter notre concours à cette utile manifestation, et nous avons établi des listes de souscription, portant un numéro d'ordre, qui seront remises aux personnes connues, qui voudraient coopérer d'une manière active.

Une souscription à 50 c., dans la forme de la souscription relative à l'amiral Dupetit-Thouars, a été adoptée. Les sommes provenant des différentes listes, seront immédiatement adressées au comité central de Paris.

Dès aujourd'hui, l'on peut souscrire :

Au bureau du journal, *cours Morand, 9, aux Brotteaux*, chez tous les dépositaires de la *Revue sociale*, et chez M. Bajat, imprimeur, *rue des Trois-Rois, à la Guillotière.*

Nous ne réclamons point, pour notre cité, l'honneur exclusif de cette démarche, et nous offrons tous les renseignements désirables à ceux qui désireraient correspondre directement avec Paris.

VARIÉTÉS.

SANS LE VOULOIR,

DRAME-ROMAN.

ACTE PREMIER.

(1^{re} PARTIE.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène se passe dans le carrefour d'une forêt, aux environs de Naples, au milieu duquel passe une route, — à quelque distance est une chaumière.

Les Carbonari sont enveloppés dans leur manteau et groupés dans différentes positions. — Quelques uns sont en avant sur la route en sentinelle et le visage couvert d'un masque. — D'autres sont dans la cabane où l'on aperçoit une lumière. — D'autres encore sur le seuil; ceux-ci fument, ceux-là dorment; les uns se promènent, d'autres restent assis ou accroupis et causent ensemble, tous dans la position de gens qui attendent. — Le tableau est seulement éclairé par la lune.)

ANTONIO : Quel air pur on respire à cette heure de la nuit.

AMBROSIO : Un peu frais quelquefois; quand il vient de la mer.

SCALDI : Notre gentilhomme se fait bien attendre. (Moment de silence.)

Un Carbonaro : Quelle belle nuit ! Vive Naples et son ciel sans nuages, nos nuits sont comme des jours que la lune éclaire.

SCALDI : Que trop parfois...

AMBROSIO : Onze heures et demie.

ANTONIO (bas) : Il ne viendra peut-être pas.

SCALDI : Silence (il se penche pour écouter). Non !..... rien.....

ANTONIO : Quel drôle de jeu jouons-nous donc là.

AMBROSIO : Un jeu où celui qui est patient n'a pas tout à perdre.

SCALDI (se jette l'oreille contre terre) : Alerte ! c'est le roulement d'une voiture.

ANTONIO : Enfin...

AMBROSIO : Onze heures et trois quarts.

SCÈNE II.

(Les sentinelles des Carbonnari.)

Premier carbonaro : Entends-tu quelque chose toi ?

Deuxième carbonaro : Pas plus que toi.

Troisième carbonaro : Il me semble qu'un bruit éloigné...

Premier carbonaro : C'est la brise.

Troisième carbonaro : Non, c'est un roulement lointain.

Deuxième carbonaro : C'est le bruit de la mer.

Quatrième carbonaro : Non pas, il a raison, c'est le bruit d'une voiture, et je distingue le pas des chevaux.

Premier carbonaro (écoutant) : C'est vrai. Alerte ! Messieurs.

SCÈNE III.

(Le comte Emmanuel Sciotti, dans sa voiture. Cocher, laquais, derrière.)

SCIOTTI (révant) : Oh ! quelle belle nuit pour un rendez-vous d'amour — nul bruit ne vient vous distraire — l'on peut réfléchir, penser... — Penser... je suis fou... Non ! l'on peut attendre ; — attendre l'ivresse et le bonheur.

Le cocher : Faut-il prendre par la forêt ?

SCIOTTI : Certainement, puisque c'est le chemin le plus court.

Le cocher : Il n'est peut-être pas le plus sûr.

Le laquais : Es-tu fou à présent, et vois-tu des étoiles en plein jour, la police est trop bien faite à Naples, pour que l'on craigne les voleurs.

Le cocher : Seigneur ?

SCIOTTI : Passez.

Le cocher : Pourvu qu'il ne nous arrive aucune malencontre.

Le laquais : Becco cornuto ! quel danger veux-tu donc courir à quelques lieues de la ville ? et...

Une voix : Arrêtez !

SCÈNE IV.

Un carbonaro (ouvrant la portière) : C'est bien vous qui êtes le comte Emmanuel Sciotti ?

SCIOTTI (effrayé) : C'est moi, que voulez-vous ?

Un carbonaro : Veuillez descendre de voiture et nous suivre.

SCIOTTI : Descendre, et pourquoi ? de quel droit m'arrêter ? Que voulez-vous ma bourse... ma vie...

Un carbonaro : Descendez seulement, et vous saurez plus tard.

SCIOTTI : Non ! je ne descendrai pas, vous m'arracherez plutôt d'ici par lambeaux, si vous en voulez à ma vie, je vous la ferai payer cher.

Un carbonaro : N'ayez aucune crainte, seigneur comte ; il ne vous sera fait aucun mal ; mais pas de résistance, elle serait inutile...

SCIOTTI : Au secours !

Un carbonaro : Nul ne peut vous entendre, descendez ; les moments sont précieux.

SCIOTTI : Malédiction !... Eh bien ! je me livre à vous , quel est votre projet...

(On entend l'horloge d'un hameau éloigné qui sonne minuit.)

SCIOTTI (au dernier coup, avec un cri) : Minuit!!! (Il tombe évanoui.)

SCÈNE V.

Les carbonari dans la chaumière. — Sciotti au milieu les yeux bandés.

SCALDI : Revenez à vous , comte Emmanuel et rassurez-vous. Sur notre honneur , il ne vous sera fait aucun mal.

SCIOTTI : Que voulez-vous donc enfin ?

SCALDI : Ecoutez-moi.

Il y a quinze ans que des patriotes dévoués , las d'être asservis sous le joug honteux des tyrans , songèrent à briser leurs fers et à rendre la liberté à Naples.

A leur tête , un grand de ce pays , un homme généreux , s'était dévoué à ce grand acte et dirigeait les efforts de ceux qui voulaient délivrer la patrie. Ils tramèrent tous ensemble un complot , seigneurs et gens du peuple — et toutes les ressources de l'esprit humain furent employées pour les faire réussir.

On ne sait comment ils furent découverts ; mais une nuit , leur chef , l'homme généreux , fut arraché de son asile , et les satellites l'entraînèrent dans de profonds cachots.

A cette nouvelle , tous ses amis s'indignèrent ; le peuple se souleva , et le lendemain il vint en foule aux portes du palais demander aux tyrans qu'on lui rendit son père.

On l'apaisa en disant : A demain !

Mais , dans la nuit , on vint saisir le malheureux seigneur dans sa prison ; on le traîna dans une cour isolée ; on le cou-

cha sur un billot, et le bourreau trancha sa noble tête. — Minuit sonnait alors aux horloges de la ville.

Puis, quand au point du jour le peuple vint de nouveau redemander son bienfaiteur, ce fut sa tête qu'on présenta au bout d'une pique.

On voulut résister. Des forces, préparées à l'avance, mitraillèrent ses amis. On massacra impitoyablement ceux qui voulurent résister; d'autres furent arrêtés et mis à mort. Quelques-uns, plus heureux, s'enfuirent et restèrent traqués dans les bois comme des bêtes fauves.

L'homme qu'ils avaient ainsi assassiné, avait un fils; cet enfant on l'éleva; on lui rendit son titre de comte, comme un jouet; on chercha à lui enlever tout ce qui pouvait lui rappeler qu'il était homme; on le dégradait aux yeux de la nation; on lui donna de l'or à jeter aux filles perdues, au jeu, à la bonne chère; on en fit un ivrogne et un libertin, on lui fit oublier son nom, puis on l'entoura d'espions pour empêcher que quelqu'un ne l'en fasse souvenir.

Eh bien! ce fils oublieux de la mort de son père, ce libertin, ce débauché, c'est vous!!! comte Emmanuel Sciotti.

Je vous ai dit que votre père avait des amis, ils existent encore; ils sont réunis; ils veulent le venger, et pour vous ôter toute méfiance, regardez-nous!

(On lui ôte son bandeau.)

SCIOTTI : Ciel!!!

SCALDI : Comptez autour de vous les victimes de la tyrannie : qui de nous n'a pas à pleurer la perte d'un ami, d'un frère; mais qui de nous n'a pas juré de les venger ?

Les carbonnari : Tous !

(La suite au prochain numéro.)

Chronique.

C'est un bien triste spectacle, pour celui qui désire sincèrement le bien de l'humanité, que la lecture des faits divers d'un journal, toujours à peu près les mêmes événements variés sous différentes formes : des suicides, des vols, des meurtres, des rixes, des duels, des procès scandaleux, voilà le triste cortège qui accompagne la marche boîteuse de notre malheureuse civilisation. Certes, la reproduction constante des mêmes faits, malgré tous les remèdes que l'on a cru apporter au mal, est la protestation la plus vive que l'on puisse tracer contre la forme actuelle de la société. Nous sommes vraiment surpris de voir des optimistes crier que tout va pour le mieux. Au résultat, on s'habitue à tout. Lorsque quelques attentats étranges révèlent tout d'un coup un nouveau héros du mal, on s'étonne au premier abord, l'intérêt s'attache au scélérat qui a pu se faire remarquer par la monstruosité de ses crimes. On suit ce drame bien noir avec autant de curiosité qu'un roman-feuilleton ou qu'une pièce de l'Ambigu ; puis cette curiosité s'émousse, on s'endort sur le volcan, sans que l'esprit paresseux se fasse aucune question, ne cherche à tirer aucune induction des sinistres tableaux qu'il a sous les yeux. Aujourd'hui l'intelligence s'émousse dans les petites rivalités de la vie de tous les jours, il faut de grandes émotions pour faire battre le cœur un peu plus vite. Et tous ces désastres, enregistrés jour par jour, ne gardent aucun enseignement pour le lecteur blâsé, qui a besoin de l'extraordinaire pour galvaniser son existence.

— Mais nous, qui entrevoyons un avenir dans ce ténébreux chaos, nous, qu'une œuvre d'amour et de foi guide

dans cet obscur dédale, nous souffrons à la vue de tant de plaies, qu'un zèle bien entendu pourrait guérir. Que l'on nous permette donc d'abandonner un instant notre rude tâche et de suspendre notre plume pendant le temps des jours gras, afin que les grelots de la folie qui résonnent à nos oreilles, ne retentissent pas douloureusement dans notre ame, à l'aspect de tous ces contrastes.

— Or, voici l'époque où chacun quittant la robe de soucis qui l'étreint tous les jours, prend la tunique du plaisir, le masque de la joie, pour courir, dans l'entraînement des danses, oublier un instant l'ulcère qui le ronge en secret. Voici le dimanche *des Brandons* et ses longues processions de travestissements bouffons, voici les bals, les fêtes, et quel est celui, fût-il misanthrope comme Timon, austère comme Caton, ou sage comme Socrate, qui n'a pas entr'ouvert sa fenêtre aux cris d'ébahissement de la foule ? qui, placé derrière la porte d'un bal, n'a pas regardé par le trou de la serrure tout cet enivrement du plaisir ? Tandis qu'il nous faudrait, statisticien du vice, enregistrer combien de vols et d'assassinats ont été commis, combien de femmes ont empoisonné leurs époux, etc., rouler, comme Sisyphe, ce rocher pesant de tous les travers de la société. A ce compte, nous dirions comme le poète à Denis : « Soldats, ramenez-nous aux carrières ! »

— Aussi, sans attendre mieux, nous avons pris la permission de regarder, et cette joie expansive répandue sur tous les visages, nous a singulièrement émus. Oh ! qu'il sera beau le jour, nous sommes-nous écriés, où tous les hommes accompliront avec le même bonheur, avec le même enthousiasme, tous les devoirs que la société leur impose, où l'intérêt général fera naître les sympathies universelles, où il n'y aura plus ni égoïsme, ni divisions, ni haines ! Puis descendant du nuage où notre zèle nous emportait, nous avons exa-

miné de plus près. Hélas ! qu'avons-nous vu , sous tous ces masques rians ? que de choses immorales , funestes , honteuses , cache une de ces brillantes réunions , que l'on appelle un bal ? Que les sentiments de l'homme doivent être faussés pour s'égarer ainsi , même lorsqu'il ne cherche que le plaisir ? Et pour ne pas céder à la tristesse que tout cela nous inspirait , nous avons continué notre route , sans plus rien approfondir.

Après les moments destinés aux plaisirs , vient le temps de la pénitence ; Monseigneur le Cardinal nous a gratifiés , pour ce carême , d'un mandement dans lequel la Presse , les Socialistes , et particulièrement *M. Eugène Sue* , ont été singulièrement traités. Dans les observations que le *Censeur* de notre ville présente à ce sujet , ce journal s'est rendu l'interprète des sentiments généraux , que l'œuvre de notre archevêque a fait naître. Pour nous , en répondant à l'appel fait par la *Démocratie pacifique* pour offrir une médaille d'or à l'illustre romancier , nous avons clairement montré quelles étaient nos pensées à l'égard de la prétendue immoralité de l'auteur des *Mystères de Paris* et du *Juif errant*.

Avant de quitter le sujet si fécond du carnaval , permettez-nous de vous parler du *Colisée* , magnifique bâtiment destiné à ces fêtes publiques , et d'une petite anecdote qui s'y est passée , et qui , quoi qu'on en dise , a bien son côté moral. A ceux de nos lecteurs qui trouveraient le sujet trop léger pour une feuille sérieuse , nous répondrons que nous sommes au temps des *jours gras* et que le proverbe anglais dit : « Que si Jack était toujours grave , il deviendrait un ennuyeux garçon. »

Il y a quelque temps , M. de *** , riche propriétaire de notre ville , qui utilise sa fortune dans les grandes entreprises industrielles , offrit l'hospitalité à un de ses cousins , jeune ingénieur sortant des écoles , et cherchant un emploi à ses

vastes connaissances. M. de ***, quoique nouvellement marié à une jeune femme charmante, conservait le goût de la vie de garçon et fréquentait assidûment une de nos plus piquantes lorrettes. Dans le ravissement de sa nouvelle conquête, il fit faire à son cousin la connaissance de la demoiselle et lui confia ses projets. Survint le carnaval, on se proposa de visiter incognito la nouvelle salle du Colysée, rendez-vous fut pris pour une de ces folles nuits de samedi, jour consacré aux plaisirs de ce genre. Nous ne savons comment la jeune femme fut instruite de la conduite de son mari, toujours est-il qu'un jour ou deux avant, la lorrette reçut la visite de l'épouse; on se parla, on s'entendit, et nous allons voir quel fut le résultat du complot. Le moment arrivé, M. de *** entraîne sa brillante compagne, parée d'un élégant costume d'Italienne, qui faisait admirablement ressortir ses formes délicates. Au milieu de la cohue encombrant la salle de bal, ils s'aperçoivent qu'ils sont suivis par deux dominos. — Quels sont ces masques obstinément attachés à nos pas? se demande M. de ***. — Peut-être votre femme et votre cousin, répond la lorrette. — Cette insinuation glisse sur le cœur trop satisfait de l'heureux sigisbé. Mais bientôt on est las, il faut se retirer, M. de *** propose un souper délicieux, on hésite, on craint d'être reconnue; enfin l'on accepte, à condition de garder son masque. Une voiture entraîne l'heureux couple vers un hôtel confortable; une autre voiture la suit bientôt; la première s'arrête, la seconde s'arrête également. — Passez devant moi, dit la lorrette à M. de ***; celui-ci s'exécute et l'on arrive dans un fort joli cabinet où la table, toute dressée, attendait les convives. — La conversation s'engage, M. de *** cherche à attendrir sa compagne: Et votre épouse? lui répond le masque mutin. — Peut-on vous la comparer, a-t-elle une tournure si élégante, de si blanches mains, des pieds aussi mignons, une

jambe aussi fine?... Un franc éclat de rire, parti de trois bouches à la fois, interrompt cette brûlante déclaration. M. de *** relève les yeux et il aperçoit à la place de sa sémillante conquête..... qui? Sa femme! tandis que son cousin, donnant le bras à la lorrette, est debout derrière lui. — Le souper fut servi aux quatre acteurs de ce petit vaudeville, et le mari, honteux et confus, jura de nouveau fidélité à son épouse. Le lendemain, le cousin partit, chargé de l'étude d'un chemin de fer, fort éloigné de notre ville.

Voici l'histoire, nous n'en garantissons pas l'exactitude.

REVUE DRAMATIQUE.

De la véritable critique en matière théâtrale. — M^{me} Damoreau-Cinti. — Concert de M. Jansenne. — Oliska. — Reprise de Gustave III. — Les Demoiselles de Saint-Cyr. — M. Cossard et M. Pougin. — Les premières Armes du Diable. — La Folle de Toulon. — Les Débardeurs. — Jeanne d'Arc et M^{lle} Léonie Darmond. — M. Rozet et le Conservatoire lyonnais. — De l'acte administratif qui proscrit le sifflet. — Prédications de l'auteur pour être mises en regard de celles de Nostradamus. —

Les fastes de nos deux théâtres se sont moins enrichis, ce mois-ci, que les précédents. — Inscrivons en premier lieu l'apparition de madame Damoreau-Cinti sur notre scène; la toujours excellente prima donna, avant de se retirer de la scène, a voulu laisser des regrets de plus dans notre ville; elle a d'abord paru dans le concert de M. Jansenne, puis dans quatre représentations successives, enfin au cercle musical. — L'ap-

préciation de son beau talent est une tâche à part dont l'un de nos collaborateurs a bien voulu se charger pour le prochain numéro, à nous restera donc encore la nomenclature des événements dramatiques, et leur appréciation au point de vue critique. — Critique, pourquoi donc? nous dira-t-on. Parce qu'au fond de toutes choses, il y a une théorie du beau et de l'utile que nous avons mission d'exposer; parce qu'il est du devoir de l'écrivain de faire apercevoir les fausses tendances, de corriger les erreurs, trop heureux quand il rencontre sur son chemin des sujets réels d'admiration. — Renchérir sur la phrase laudative ou aiguïser son esprit sur la meule de la satire, telle ne sera jamais notre critique; c'est le but, c'est la pensée que nous analysons, sous les dehors qu'elle nous montre, et notre devoir sera doux à remplir quand nous n'aurons plus que des encouragements à donner.

Le concert, dont nous venons de parler, donné au Grand-Théâtre par M. Jansenne, réunissait la foule dorée de nos salons. — Le beau monde s'y était donné rendez-vous. Bon nombre de spectateurs s'était laissé prendre à la magie de l'affiche, et ceux qui connaissent peu les promesses du prospectus, n'ont pas tardé à perdre leur première illusion. Voilà un tort que nous reprocherons au bénéficiaire, un artiste comme lui, consciencieux et intelligent, doit compter pour son succès, sur les véritables éléments et ne pas chercher à étonner le public par des programmes souvent irréalisables. Nous le disons hautement, nous avons déclaré une guerre à mort au *puff*, et nous l'attaquerons partout où nous croirons le reconnaître.

Un nouveau ballet de M. Bartholomin, nous donne encore lieu de complimenter notre habile maître de ballets pour le bon goût et l'originalité des pas qu'il sait si bien régler. Nous avons surtout remarqué au premier acte la *Lithuanienne*, danse d'un genre tout-à-fait neuf, fort bien exécutée par M. Du-

rand et la charmante mademoiselle Beaucourt. Mademoiselle Valentine est toujours pleine de grace et de légèreté; enfin au pas bouffon du second acte, par M. Clair et mademoiselle Mélina, nous avons été forcés d'applaudir l'entrain, la verve des deux danseurs. — Mademoiselle Melina a su conquérir notre difficile suffrage, par les délicieuses qualités qu'elle nous a dévoilées et cet heureux retour vers ce genre comique qui s'était perdu, nous a rappelé les pas des célèbres Mazurier et Mimi Dupuis. Au sujet de ce ballet, nous répéterons encore que la musique est pitoyablement traitée, n'avons-nous donc plus de compositeurs pour nous offrir un pareil rapsaudage. — Quand une pièce comme celle-là ne peut offrir aucun intérêt à l'intelligence, il faut au moins qu'elle s'attache à plaire aux sens, et celui de l'oreille est tout-à-fait négligé. — Nous avons reconnu dans la partition d'*Oliska* des motifs de contre-danses qui ne se jouent plus; bref, toutes sortes de vieilleries rajustées tant bien que mal. Il est temps que l'administration songe à nous donner des plaisirs vraiment complets, le progrès de l'art dépend beaucoup de l'encouragement qu'on lui offre, et si toutes les musiques sont bonnes à exécuter, pourquoi voulez-vous qu'un compositeur travaille à faire une œuvre.

La reprise de *Gustave III* est venue varier un peu le répertoire un peu usé de notre Grand-Théâtre; nous rappellerons ici ce que nous disions dans le précédent article. Voilà un opéra, l'un des plus médiocres dû à la plume d'Auber, que l'on est obligé de remettre en scène, faute de créations nouvelles dignes d'être offertes au public. — Dans cet ouvrage tout est froid, le dernier acte offre seul de l'attrait au spectateur; mais que faire? l'on donne d'énormes appointements aux chanteurs, il faut bien les faire travailler. — Où nous conduira cet étrange raisonnement?

La comédie a fait quelques efforts pour se montrer à son tour. Outre la reprise de quelques pièces classiques, l'on nous a donné les *Demoiselles de St-Cyr*, d'Alexandre Dumas. Cette pièce, pleine de longueurs, fondée sur des invraisemblances un peu usées, ne nous paraît pas à la hauteur du talent du spirituel romancier, elle est jouée froidement et ne produit aucun effet; en général, les rôles sont mal compris ou mal interprétés, aussi nous ne pensons pas que cette comédie soit appelée à un succès de longue durée dans notre ville. — Nous ne voulons point juger les acteurs qui forment le personnel de la comédie et du drame, nous craindrions d'être trop sévères. — Un seul mérite bien tous les éloges, c'est M. Cossard; sauf un débit un peu monotone, il est parfait dans tous les rôles. — M. Pougin, avec d'excellentes qualités, outre trop ses charges; il recherche, pour plaire, des moyens que nous n'approuverions pas même dans les comiques de vaudeville: qu'il se défasse de ces habitudes de mauvais goût, et nous l'applaudirons sans réserve.

Aux célestins, même abondance de pièces, même stérilité de sujets; quel est donc le pouvoir qui préside au choix de ces malencontreux ouvrages. — Voici les *Premières armes de Satan*, seconde édition du *Diable à Lyon*, aussi pauvrement pensée que rendue; la *Folle de Toulon*, mélodrame orné de coups de sabre et de combat du drapeau, qui nous a rappelé *l'Attaque du Convoi* et autres ouvrages du bon vieux temps de la Gaité. — Les *Débardeurs*, pantalonnade grotesque, pleine de dépravations et d'immoralités. — Où voulez-vous donc que le peuple forme ses goûts et ses mœurs? si dans vos théâtres vous représentez des scènes qui, dans la réalité, feraient mettre en prison leurs auteurs! *Jeanne d'Arc en prison*, monologue en vers, ennuyeux comme tous les monologues, et que fait un peu ressortir le talent de mademoiselle Darmont. — Cette

actrice a de la chaleur , avec de l'étude elle parviendra certainement à occuper un rang distingué parmi les artistes ; nous lui reprocherons de viser à l'effet et d'appuyer trop fortement sur les rimes , défauts dont elle se corrigera , mais qui atténuent ses brillantes qualités.

— Avant de laisser reposer notre plume , nous parlerons d'un homme qui a consacré une partie de son existence à l'essor de l'art musical à Lyon ; cet homme , c'est M. Rozet. Quand tout le monde réclamait pour notre cité une école de chant , un conservatoire , lui , seul et sans aide , a eu le courage d'entreprendre cette tâche difficile. Certes , nous l'avons dit , nous croyons que la société ne marcherait pas plus mal , il y eût-il quelques ténors de moins ; mais puisque les désirs du public deviennent de plus en plus difficiles à satisfaire , l'œuvre que notre compatriote a entreprise , méritait la faveur des administrations théâtrales , puisqu'elle leur apportait un si puissant concours. — Cette aide a manqué complètement à M. Rozet ; cependant nous avons assisté à l'une des répétitions générales de ses élèves , nous avons vu toutes les peines qu'il se donne , tous les obstacles qu'il a dû surmonter , et nous avons été émerveillé des résultats. — Nous avons remarqué surtout le premier ténor , qui possède une voix rare , et ce qui est plus , une grande justesse d'intonation dans l'attaque. Hé bien ! loin d'encourager les efforts de l'artiste intelligent et travailleur , nous ne craignons pas de le dire , l'administration théâtrale de notre ville a semé les déboires de toutes sortes sous ses pas. — M. Rozet , auteur d'un petit opéra , a vu son ouvrage refusé d'être mis à l'étude sous différents prétextes et lorsqu'il a demandé à le faire représenter dans sa salle de concert , pour le soumettre au jugement des connaisseurs , on lui a encore refusé toutes facilités à cet égard. — Nous ne concevons pas le sujet d'un pareil

acharnement attaché à un homme qui a donné des preuves de talent et de bonne volonté. — Quand un pareil fait se présente, c'est à notre municipalité, qui a montré déjà beaucoup de bon vouloir pour créer des représentants de l'art à Lyon, de s'enquérir des motifs et de donner généreusement son appui à l'homme consciencieux.

— En dernier lieu, il nous reste à apprécier l'acte administratif qui proscriit de notre théâtre les manifestations hostiles à l'acteur, et en abandonne le choix à un comité nommé à cet effet. Si le droit du sifflet a des abus révoltants, a-t-on bien prévu ceux que pourrait faire naître dans la pratique le nouvel ordre établi? — Quel sera la commission chargée de cet emploi difficile? est-ce la même qui choisit les pièces à représenter? alors nous ne lui ferons pas notre compliment et prévoyons de terribles embarras. — Un seul fait résulte pour nous de ce mode de jugement, c'est que les théâtres, qui ne sont pas déjà trop fréquentés, deviendront absolument déserts. — Deux ou trois administrations ont réclamé de semblables ordonnances, les unes et les autres ont fait faillite après fort peu de temps. — Nous sommes ennemi de ce pouvoir souvent injuste du public, qui pèse parfois sur un acteur de mérite; mais nous croyons que le véritable remède n'est pas celui indiqué, et que ce palliatif, imaginé en faveur des artistes, deviendra peut-être un poison pour les directeurs; nous dirons même plus, c'est que l'usage donnera l'expérience, et que cette ordonnance, après sa mise en vigueur, ne tardera pas à être abrogée dans les intérêts de tous. Les prochains débuts viendront montrer la valeur de nos prédictions.

CLAUDE JOSEPH.

Le Gérant responsable : ANTONY THOMAS.